



N°25 Août / Septembre 2013 Comment veux-tu que canicule ?

imaJn'ère 2013, et après ?

Et bien imaJn'ère 2014 tiens ! On va se gêner peut-être ? 2013, encore une cuvée exceptionnelle dans les splendides Salons Curnonsky avec l'œil malicieux de Jean-Bernard Pouy, Oppel qui m'a traité de « l'autre Jean-Hugues » tout le week-end (...), Philippe Ward l'ours tendre de la SF française, Charlotte Bousquet, Robert Darvel, Patrick Eris, Jérôme Verschueren, Jean-Luc Boutel, la TRASH team, Arnaud Cuidet, Fabien Fernandez, Kris Vilà, Nécorian, Michel Borderie, Gel Wéo, le grand ARRO, la visite surprise de notre ami Benoît Attinost et trois de nos parrains imaJn'ère : Lionel Davoust, Thomas Geha et David Khara. Des tables rondes, des spectacles, des entretiens, des discussions endiablées, des rires. A renouveler sans attendre.

imaJn'ère : la radio ! Programme 2013 et de nouveaux chroniqueurs à la TEE

Tiens ? Deux « petits » nouveaux à la TEE. A tout saigneur... Jean-Luc Boutel, le talentueux boss des savanturiers, et du blog « Sur l'autre face du monde » :

<http://merveilleuxscientifiqueunblogfr.unblog.fr/>

Et Jean-Olivier un fan de SF fréquentant Phéno et qui lit d'énoormes cycles de space-opéra qui faisaient peur au reste de l'équipe. Et bien en plus il chronique ! Bienvenue aux deux lascars.

Artikel Unbekannt abandonne temporairement la radio, aspiré par la muse de l'écriture. Romain Mallet, Martine Facon, Jean-Paul Guéry et Patrice Verry sont là. Accompagnés de Marie-Charlotte Guillou, Pierre-Marie Sontcarrieu et votre serviteur pour cette nouvelle saison animée de main de maître par Julien Heylbroeck.

Un 14 juillet comme on en rêvait !

Au-delà des inévitables flonflons et autres feux d'artifices, notre grand maître urnien (nommé par les urnes*) a parlé : TOUT VA BIEN ! Mieux, ça va aller de mieux en mieux vers un bonheur quasi-insoutenable. D'ailleurs tout le monde s'aime et est heureux.

Je ne sais pas ce qu'on leur donne à manger à l'Elysée mais ça a l'air très bien. C'est simple, j'en veux aussi et après quelques repas rejoindre tous mes amis bisounours au Gx (avec x qui varie comme on veut) et continuer la partie de jeu de plateau « Vers le meilleur des monde », un jeu que l'on devrait laisser analyser par notre ami Bruno Faidutti pour en dénoncer les mécanismes ratés.

*Pour ceux que ça intéresse mes dernière analyses d'urnes sont très bonnes...

JEAN-HUGUES VILLACAMPA.

Vous trouverez le fanzine à la boutique : Phénomène J : 3 rue Montault Angers 49100 sous forme papier ou sur le site de la boutique : www.phenomenej.fr à télécharger (Tous les numéros sont accessibles!)

La Tête en L'ère

imaJn'ère & Phénomène J.

**3, rue Montault 49100 Angers
imagnere@phenomenej.fr**

Rédaction: Jean-Hugues Villacampa(2009), Artikel Unbekannt (2009), Patrice Verry(2009), Tyrannosaurus Imperium(2010), Darth Gerbillus (2011) Bandeau : © Philippe Caza (2011)



Jérôme Verschueren l'un des petits génies du jeu de rôle français dont son dernier « Solipcity » signé Jérôme V. et un nouveau à venir aux éditions « Les XII singes ».

L'homme a signé trois nouvelles (dont une sur concours) dans les anthologies imaJn'ère 2012 et 2013 et s'est fait embringué par la muse de l'écriture – comme un Arnaud Cuidet de nos connaissances. Bien lui en a pris. Embarqué par le sieur Darvel Jérôme nous a concocté la première de cinq aventures prévues ayant pour héros le musicien hongrois Bela Bartok.

Nous sommes en 1940 aux Etats Unis. Bela Bartok est désespérée de se retrouver dans la métropole américaine mais il est investi d'un pouvoir. Très diminué physiquement, viennent à son aide les esprits des ruraux hongrois auxquels toute sa musique est un hommage. Profondément antinazi, raison de son exil dans la grosse pomme, il est donc l'instrument idéal pour contrarier les plans d'agents très spéciaux du Reich débarquant aux USA afin d'empêcher le pays d'entrer en guerre. Afin de contrer les plans machiavéliques – forcément – des agents du Führer, et sous la recommandation de « ses » esprits, Bartok va s'adjoindre les services d'une jeune et sportive femme noire : Black Betty (comme la chanson) admiratrice accidentelle et incontournable du grand compositeur. La jeune femme va apporter à celui-ci, toute la fougue et la connaissance culturelle de la jungle urbaine ainsi que la possibilité d'agir de manière diurne.

Eva, la première grande ennemie du cycle va donner du fil à retordre à nos compères.

Ses méthodes de persuasion étant une sorte d'entrelacs complexe entre sa grande beauté et ses petits compagnons bien peu ragoutants.

On l'aura compris, il s'agit d'une aventure très référencée avec des pointes d'originalité bien placées et qui comme tout ce que fait Jérôme Verschueren ne craint aucune comparaison avec l'Histoire.

Mon seul regret récurrent avec les fascicules du Carnoplaste : la sensation de frustration lié au format que je trouve un peu court.

Un petit inconvénient qui se corrige avec le nombre de fascicules de la série à lire.

TYRANNOSAURUS IMPERIUM

**Musique arachnide : Bela Bartok
contre la veuve noire du Führer.
Jérôme Verschueren. Le Carnoplaste**

Ça faisait longtemps que l'on n'avait pas parlé de la terreur des pintades (les volatiles, pas les autres) : le sieur Robert Darvel. On se demande où il va s'arrêter cet éditeur de fascicules là !



imaJn'ère 2013 vient à peine de se terminer et déjà l'association songe au futur (quoique l'expression ne soit peut-être pas adaptée...) en lançant un nouvel appel à textes pour son recueil à paraître à l'occasion d'imaJn'ère 2014. Cette année, c'est vers le passé que va se tourner votre regard, ou plutôt, votre plume !
Surprenez-nous par une aventure se déroulant entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe (d'un point de vue technique, on dira de 1851 à 1949 pour ne pas se perdre...).
Vous souhaitez participer ? Tous les détails sont là.

Rétro-fictions

Dans le cadre de la 4^e convention des littératures populaires et de l'imaginaire, imaJn'ère 2014, l'association imaJn'ère organise deux concours de nouvelles gratuits, ouverts à toutes les personnes majeures résidant sur la planète Terre ou en orbite immédiate (la nouvelle devra cependant être écrite en français!).

Le premier sélectionnera des textes relevant de la SFFF et le second du polar.

Il ne sera accepté qu'un seul texte par participant (N'oubliez pas, en envoyant vos textes, d'indiquer à quel genre il se rattache)

Comme il est précisé en introduction, ces textes devront prendre place entre la fin du 19^e siècle et le début du 20^e. Il n'est pas interdit que les personnages puissent venir d'une autre époque (on pense au thème du voyage dans le temps pour le genre SFFF), mais il est impératif que l'intrigue **se situe en majorité dans la période précitée.** (au moins 80 % du texte)

Le non respect de ce critère entraînera la disqualification du texte qu'elle qu'en soit la valeur littéraire.

Tout les thèmes sont acceptés :

SFFF : uchronies, steampunk, gothique, utopies...

Polar : noir, enquête, investigation, politique...

Dans les deux cas, on peut imaginer pasticher les fascicules de littérature populaire de ces époques.

Les nouvelles devront être inédites et libres de droit.

La taille du texte ne devra pas excéder 25.000 signes. Pour déstresser les pointilleux, sachez que nous ne sommes pas à 10% près mais qu'un excellent texte court primera sur un bon texte long.

Format des textes : police classique (pas de trucs tordus et illisibles) **corps 12, interligne 1.5, paginé.** L'en-tête rappellera uniquement le titre de la nouvelle à l'exclusion de toute mention permettant de le relier au nom de l'auteur.

Format du fichier : **word (.doc) exclusivement.**

Un fichier indépendant (.doc) précisera le titre de la nouvelle et les coordonnées de l'auteur (Titre de la nouvelle, nombre de signes, nom et prénom de l'auteur, si besoin pseudonyme de publication, adresse postale, téléphone et courriel).

Les participants ont jusqu'au **30 novembre 2013** inclus pour transmettre leur participation. Cet envoi se fera exclusivement par courriel à l'adresse suivante : imajnere@phenomenej.fr (préciser en objet Concours imaJn'ère 2014 + SFFF ou Polar (selon le thème choisi) + titre de la nouvelle)

Deux jurys (dont les décisions impitoyables seront sans appel) sélectionneront les textes gagnants pour publication dans les anthologies à paraître pour imaJn'ère 2014.

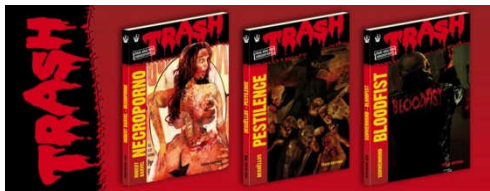
L'association dotera chaque gagnant de trois exemplaires du recueil et de 30% de réduction sur les exemplaires supplémentaires qu'il souhaiterait acquérir.

Les auteurs conservent tous les droits associés à leur texte mais s'engagent à ne pas les republier avant six mois à compter de la date de parution du recueil.

La participation au concours implique l'adhésion sans restriction au présent règlement.

Attention de bien **respecter les critères de format** indiqués ci-dessus : pas de fantaisie de mise en page, de textes encadrés etc. Un texte de qualité commence par une présentation correcte.

« Trash »...une nouvelle collection aux relents méphitiques !



Sous l'égide d'une bande de copain un pari fou fut lancé il y a de cela un an : créer une collection « Trash » un cousin de la série « Gore », et faisant cruellement défaut à notre horizon de l'imaginaire. Le défi était de taille, et en regard des difficultés rencontrées par certains éditeurs, sérieusement couillu ! Mais à cœur vaillant rien d'impossible et voici que vient de débouler dans notre petite vie pépère, un nouveau label dont le nom « Trash » ne semble pas vouloir faire dans le compromis et le politiquement correct. Marqué au fer noir de la tête de mort, autre petit rappel/hommage à la défunte collection « Angoisse » du fleuve noir, et d'un titre dégoulinant d'un rouge vermillon du plus bel effet, cette série ne va pas tarder à faire couler non pas l'hémoglobine, mais de la bonne vieille encre de la part de ses fans enthousiasmés. Car voyez vous les lecteurs que nous sommes furent habitués jusqu'à présent à la retenue souvent chaste et compréhensive de quelques auteurs hésitant à franchir le pas d'une débauche sanguinolente hélas trop souvent censurée ou mise au ban de la littérature. Ecrire ce genre de choses ne fait pas très sérieux et l'on pourrait alors les soumettre à une critique bien pensante et être relégués au rang d'écrivain de romans de gare, ou pire encore, les mépriser.

Reconnaître ainsi ses « pères » et cultiver la mémoire des anciens est fort louable et permet ainsi la pérennité d'une culture populaire pour qui nous sommes infiniment redevables.

La grande qualité de cette nouvelle collection provient sans nul doute de la diversité des thèmes abordés qui reflètent trois sensibilités différentes, trois approches originales d'un genre que l'on croyait tombé en désuétude, trois visons particulièrement malsaines et glauques sans pour autant faillir à une grande qualité d'écriture. Sorte de trilogie infernale, il est clair que cette nouvelle venue arrive sur le marché en jouant des bras dans la cour des grands et qu'elle ne va pas hésiter à

trancher dans le lard les idées préconçues, bousculer la bonne vieille morale et remettre au goût du jour une littérature laissée depuis pas mal de temps sur le banc de l'infamie.

Chaque volume possède sa propre identité et il me serait impossible de choisir lequel des ces trois morceaux de steaks j'ai préféré le plus : tous sont saignants à souhait et si l'un commence à dégager une odeur plus fétide que son voisin, ne voyez pas en cela un signe de bidoche avariée mais plutôt celui d'une vigueur étonnante pour un genre ayant plutôt tendance à faire dans la viande froide.

Comme pour vouloir un peu secouer les mentalités cette première salve, ou plutôt devrais-je dire nuée de mouches méphitiques fut à la hauteur de mes attentes. Je me doutais bien que l'éditeur du « Carnoplaste » (un titre au nom prédestiné) nous réserverait une belle surprise. Elle est de taille ! Accrochez vous ceintures et préparez votre sachet plastique !



Dans cette histoire qui débute comme une petite ballade touristique l'auteur nous livre une histoire de contamination par de répugnantes bestioles volantes. Malheureusement, elles ont la fâcheuse manie de transmettre une horrible et contagieuse infection et non content de vous transformer en masse de chair sanguinolente, boursouflée et purulente, elles vous transmettent de surcroît d'incontrôlables pulsions sexuelles qui ne trouvent leur repos qu'après des pratiques où peu d'auteurs avaient eu l'audace de s'aventurer. Vous pensiez pouvoir faire demi tour ? Trop tard la broyeuse Darvel est en route !

Jouant avec les codes du genre mais avec la puissance maximale « Necroporno » est la chronique d'un village au calme tout relatif,

basculant dans le cauchemar absolu. Les scènes d'une violence inouïe s'enchaînent à une vitesse infernale, ne laissant que peu de place pour respirer, et le lecteur ne trouve qu'un faible salut lors de la pérégrination des deux protagonistes principaux qui, dans toute la vigueur de leur jeunesse, émaillent leur voyage vers Eternod, de scènes érotiques, modeste exutoire pour notre esprit en quasi déliquescence.

Rarement il me fut possible de lire des scènes aussi macabres avec un tel souci de description et, loin de vous blaser et de provoquer une irrémédiable envie de gerber, et c'est toute la force du roman, quelques chose vous pousse à aller plus avant : Jusqu'où ira-t-il dans cet univers de mort et de putrescence ?

L'écriture y est adroite, le style fluide et le mode narratif assez ingénieux. Même si le désespoir qui vous étreint au fil des 150 pages ne cesse de monter en puissance, il y a une sorte d'humour décalé et de situations incongrues qui font que le lecteur reste accroché au livre. Ce roman est un peu comme une série « Z » Gore, tellement énorme qu'elle en devient attachante. Les corps se décomposent, éclatent, se liquéfient, se déchirent, explosent, se lacèrent...éviscération, énucléation, démembrement, écrasement, autant de qualificatifs pour désigner les souffrances que vont subir les habitants du village. Mais aussi incroyable que cela puisse paraître : ça passe !

Rassurez vous, il y a toute de même au milieu de tout cela quelques petits moments de poésie. Poésie macabre certes, mais à l'image de son truculent auteur.

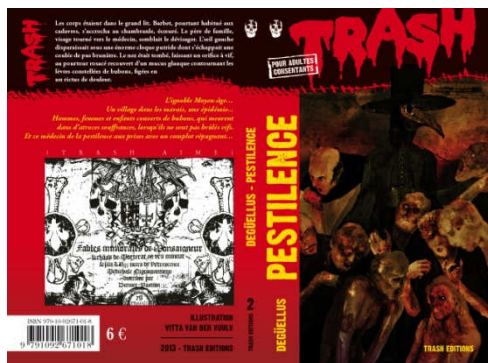
Violent, repoussant, révoltant parfois avec l'aspect extrême de certains passages, une petite virée en enfer ou nul n'est épargné. Ici point de héros, juste un couple qui se trouve dans la tourmente de cette apocalypse, des personnages qui subissent de plein fouet cette horrible épidémie avec un final d'une macabre délicatesse, qui nous prouve finalement que derrière chaque auteur « Trash » se cache une âme sensible.

Voilà donc un roman qui fera date dans ce tout nouveau genre du « Trash » littéraire, une catégorie qui vient de trouver par le biais de cet électrochoc littéraire, une nouvelle référence en la matière.

Après cette orgie démesurée de corps suppliciés soumis aux affres d'une épidémie sexuellement transmissible, passons à un autre type d'infection

aux effets tout aussi dévastateurs

Comment résumer ce livre ? Je dirai afin de vous donner une vue d'ensemble, que c'est l'histoire du « Nom de la rose » écrite par un Brussolo au sommet de sa forme. Avec une aisance incroyable, l'auteur fait preuve d'une grande ingéniosité et d'un talent de narrateur sans égal, car loin de nous servir la sempiternelle apparition mystérieuse d'un redoutable mal, il entraîne le lecteur dans une histoire de complot à dimension « fantastique ». La portée de cette véritable conspiration en vase clos (village marécage, château) prend alors toute la mesure de la sinistre vengeance qu'ourdissent des moines d'un genre bien particuliers.



Tancredi Barbet, médecin rejeté par sa communauté débarque à Saint Ragondard afin de proposer ses services au seigneur local, Enguerrand de la Grabeuille. Une terrible épidémie y décime la populace et malgré les invectives du père Turbot, ne voyant en ce charlatan qu'un suppôt de Satan, il va derechef dépêcher le recours de la sainte inquisition afin de remettre ses ouailles dans le droit chemin. Le médecin mène alors une enquête aux relents méphitiques et découvre un bien horrible complot qui risque de compromettre la stabilité du fief.

Une histoire passionnante qui se laisse engloutir avec un appétit aussi véloce que la propagation de l'épidémie. Le travail réalisé pour l'écriture de « Pestilence » est une preuve supplémentaire d'une forme de perfection et de respect pour son public. Chapitres après chapitres, nous sommes dans une immersion totale non seulement par la force du descriptif d'un époque moyenâgeuse aux aspects sordides et repoussants, mais parce que le texte est rédigé avec moult expressions de

l'époque, forçant le lecteur à se retrouver vraiment dans le contexte de l'histoire, à penser et respirer comme un de ses protagonistes.

Le texte oscille en permanence entre roman policier, fantastique, gothique et d'horreur pour se conclure dans le « Trash » le plus total.

Roman des odeurs, perceptibles à force d'y être bien décrites, romans des couleurs où règne certaines dominantes qui ne sont pas sans me rappeler des illustrations de Jérôme Bosch, roman des fulgurances descriptives où bubons, furoncles, pustules et autres abcès pestilentiel abondent, roman de la démesure qui trouve son apogée finale dans une débauche de situations à la hauteur de la réputation du titre de collection.

Un roman palpitant et jouissif qui monte en intensité et trouve sa catharsis dans un final apocalyptique dont les lecteurs se souviendront pendant longtemps.

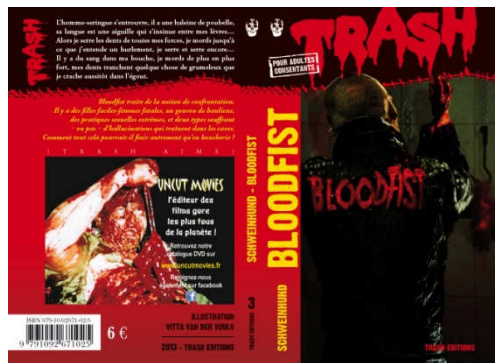
Pour conclure de façon provisoire ce petit tour d'horizon, voici donc le troisième texte de la collection qui une nouvelle fois plonge le lecteur dans un univers tout aussi différent, aux prédominances d'un noir le plus malsain. « Bloodfist » se positionne comme une réflexion du « héros » dévoilant son ressenti au fil des lignes de manière à plonger le lecteur dans une immersion totale. Brusquement, vous devenez le tueur, agissant comme lui, partageant ses propres réflexions et une perception de tout ce qui l'entoure au travers du prisme déformant de sa pathologie mentale.

Dans cette vertigineuse plongée dans l'univers décalé d'un tueur fou agissant selon sa propre logique, le climat général ne peut être que dérangeant et à se laisser ainsi porter dans ce « road-movies » sanglant à la funeste conclusion, le lecteur ressent comme une méchante sueur poisseuse et glacée dégouliner le long de son dos : on regarde sans être vu, position du voyeur avide se sensations fortes sans participer de façon directe.

Le monde qu'il contemple, ou plutôt qu'il subit n'est que pourriture, avilissement, répondant à des critères qui ne lui conviennent pas et décide alors de changer la donne du problème. De cette adolescence perturbée où la lumière va se faire au collège lors de ses premières dissections sur animal de laboratoire et d'une relation amoureuse avec une créature aux appétits sexuels ne respectant aucune « règles », sa conviction est

qu'il est temps pour lui de passer à la vitesse supérieure et de prendre contact avec un étrange « Gourou ». Mais si ce dernier voit en notre personnage une proie facile, il ignore totalement que la perversion n'est pas simplement de son unique fait. Notre tueur en puissance, fait croire à une sorte de « soumission » et la rhétorique utilisée par son mentor ne manque pas de persuasion, le loup est dans la bergerie et le plus affamé des deux n'est pas forcément celui auquel on pense

Nous sommes alors abasourdis par la logique implacable de cet homme dicté par une courant de pensées qui ne tolère aucun obstacle. C'est une machine à tuer qui n'éprouve aucune compassion, d'une détermination implacable massacrant ces fragiles créatures comme un moyen d'apaiser cette espèce de « mal être » et d'atténuer la vision opaque du monde qui l'entoure. Le lecteur à l'impression d'une mauvaise descente sous acide et les visons qui par fulgurances traversent certains passages nous entraînent alors dans un univers malsain dérangeant, un parcours initiatique sanglant, une vertigineuse descente dans les recoins les plus obscurs de l'âme et de la perversion humaine.



Comme pour vouloir renforcer cette ambiance glauque et délirante, il y a l'écriture de l'auteur qui force un peu vos portes d'une certaine perception de la fragile stabilité de l'univers qui nous entoure, un territoire inconnu et peuplé de visons hallucinatoires au rendu particulièrement efficace. A mon avis ce n'est pas tant les actes qui découlent de sa folie qui sont particulièrement spectaculaire, décrire une scène de carnage est un exercice « relativement facile » (sans vouloir

minimiser ce genre de descriptifs) mais ce qu'il parvenu à faire avec des mots, à savoir créer l'univers d'un psychopathe et d'entraîner le lecteur dans les circonvolutions tortueuses de sa logique donnant lieu à une succession de phrases au contenu qui relèvent de la prouesse descriptive. Les mots ici coulent non pas comme un fleuve tranquille mais comme le Styx à la funèbre destination et dont notre auteur, redoutable Charon au verbiage bien pesé, nous embarque pour un voyage aux macabres rivages.

Il faudra oser ouvrir la porte et entrer dans l'univers de l'auteur et se laisser porter par sa plume envoûtante, obsédante.

Vous allez de fait vivre une expérience unique, le fruit de plusieurs années de culture bis, trash et gore avec ce petit plus qui caractérise la patte d'un auteur plus que passionnant car il est parvenu à mettre par écrit, sous la forme d'un roman original et obsédant, toute la complexité d'une esprit d'une logique meurtrière qui ne souffre ni de compensation de remord ou d'un quelconque sentiment de culpabilité.

Dans un final assez surprenant vous découvrirez alors que cette première salve d'une future mythique collection, est à la hauteur des ambitions de cette formidable équipe qui vient enfin renouer avec une ancienne tradition des littératures de l'imaginaire, à savoir réussir à prendre le lecteur par la main et de l'entraîner où jusqu'alors, nul n'avait jamais osé aller s'aventurer.

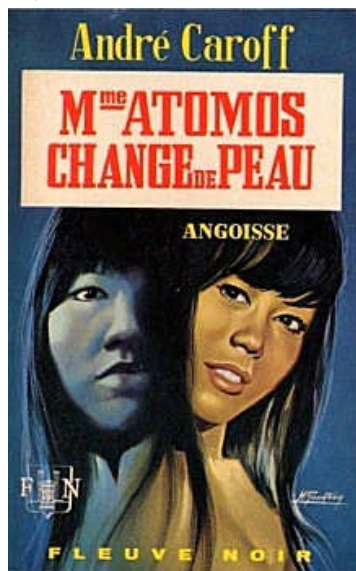
Concluons en félicitant les auteurs qui eurent la bienséance de confier les couvertures à des artistes aussi bien inspiré et dont les œuvres sont un instantané de la substantifique moelle d'une aussi macabre et pestilentiel contenu : de magnifiques bijoux dans un bien bel écrin !

JEAN-LUC BOUTEL

« *Mue serpentine* » : La saga de Mme Atomos tome 5.

"Le changement dans la continuité". Non, il ne s'agit pas là du nouveau slogan utilisé par l'un de ces politiciens-polichinelles véreux pour mieux célébrer le transfert de ses économies bien mal acquises d'une banque suisse vers un compte aux îles Caïmans. Certes, il sera question dans cette chronique de saurien (ou plus exactement du venin distillé par certaine hydre atomique),

d'activités criminelles, de marchés de dupes, mais... Ce cinquième et avant-dernier volume des aventures de Mme Atomos utilise, tout comme ses prédécesseurs, les rouages d'une friction de cauchemar (le réel, donc) pour mieux délivrer, par le biais d'une fiction fantasmée, l'antidote qui permet d'y résister !



Et à propos de fantasmé et d'antidote... Avec le judicieusement intitulé *Mme Atomos change de peau*, André Caroff parvient à donner un nouveau souffle à sa série en introduisant une notion pour le moins surprenante dans ce monde de violence et de destructions massives. En effet, la maléfique Japonaise ne se contente pas de s'y inspirer de son ennemi Smith Beffort (lequel avait, rappelons-le, recruté un certain nombre de repris de justice afin de mieux combattre Kanoto Yoshimuta sur son propre terrain) en puisant dans les bas-fonds de la société américaine afin de reconstituer son armée décimée. Non, Mme Atomos n'est pas de celles qui dupliquent les attitudes : elle est beaucoup plus intéressée par la duplication des hommes ! Ceux d'entre vous qui ont lu les précédents romans de la série savent que notre femme fatale y a subi certains dommages physiques dont un être humain normalement constitué ne se serait pas relevé. Or non seulement elle a su, littéralement, renaître tel un phénix de ses cendres, mais elle a pu en profiter pour ajouter une corde des plus inattendues à son potentiel ravageur : celle de la séduction...

Et c'est un véritable bonheur de redécouvrir notre mégère faussement apprivoisée sous l'apparence d'une jeune journaliste japonaise nommée Icho Fuji dans le très sensuel *Mme Atomos fait du charme* ! Plus déterminée que jamais, la vénéuse ennemie de l'Amérique a décidé de profiter doublement de sa nouvelle et charmante apparence. Dans un premier temps, elle a entrepris de séduire le sémillant Yosho Akamatsu afin, semble-t-il, de satisfaire ses nouveaux appétits... Mais Angoisse n'entretient aucun rapport avec la collection Harlequin, et ce climat langoureux va bien vite laisser place à une atmosphère des plus inquiétantes. En effet, Smith Beffort ne tardera guère à réaliser que sa femme Mie Azusa et son ami Yosho ont été exposés respectivement à un clip et à une montre radioactive en provenance de... la belle Icho Fuji ! Madame Atomos va donc se trouver contrainte à fuir mais, et c'est là tout le sel du roman, elle ne pourra plus se présenter devant ses sbires, qui ne la reconnaîtraient pas sous sa nouvelle apparence ! Savoureux paradoxe, qui verra donc Icho Fuji prendre la tête de l'organisation criminelle grâce à un ordre donné par... Mme Atomos !

Cette ambiguïté se dissipera toutefois dans *l'Empreinte de Mme Atomos* car, justement, les empreintes digitales ne mentent pas. C'est ainsi qu'après avoir été reconnue de part et d'autre, Kanoto Yoshimuta va pouvoir poursuivre son obsessionnel travail de sape. Un échange très intéressant entre Smith Beffort et son épouse résume d'ailleurs fort bien la tournure « intime » prise par la série à mi-parcours : « — Nous vivants, les actions de notre ennemie resteront limitées et ne tendront qu'à nous attirer dans un piège. — Si elle nous tue, elle se retournera contre les Etats-Unis. Donc, nous devons demeurer en bonne santé ». Un dialogue étonnamment fataliste et combattif à la fois, qui en dit long sur l'exceptionnel tempérament de ce couple uni pour le meilleur en théorie, mais plus souvent pour le pire dans la pratique. Et qui trouve un terrifiant écho un peu plus loin dans le roman, quand Mme Atomos attend que le sort des deux empêcheurs de terroriser en rond soit scellé pour répandre 10 000 ampoules pleines d'une substance bactériologique mortelle sur les Etats-Unis...



« Plus les choses changent, plus elles restent les mêmes ». J'ai déjà écrit à plusieurs reprises que Rivière Blanche est un éditeur d'exception. Préfacé par Dominique Rocher, qui évoque la collection Angoisse, agrémenté d'une malicieuse nouvelle inédite, où François Darnaudet et Jean-Marc Lofficier dotent Mme Atomos d'un programme spatial bien spécial, cet omnibus formidable en est une preuve supplémentaire.

ARTIKEL UNBEKANNT

Phénomène 
Le Bouquiniste

L'Écran Fantastique, une institution

Il y a des magazines incontournables qui semblent éternels. C'est le cas de l'Écran Fantastique dans le domaine du cinéma. Du moins le croyais-je, jusqu'à ce que je me rende compte que des amis, cinéphiles avertis, ne connaissaient pas l'existence de cette revue. Comment était-ce possible ? Pourtant, ces gens, parfaitement normaux au demeurant, vont aussi voir des films fantastiques ou de science-fiction. Leur seule excuse pourrait être que ces genres ne sont pas leur spécialité, ou que, s'agissant du cinéma, ils ne se focalisent que sur l'image et boudent le papier.

En réfléchissant à ces aspects, je me fis la réflexion que le cas de mes amis n'était peut-être pas isolé, et que, s'il existait des lecteurs de La tête en l'ère qui ignoraient que le numéro 344 de cette revue inimitable venait de sortir, je me devais de les en informer.

Car l'Écran Fantastique est l'archétype même du fanzine qui a réussi (excusez l'euphémisme).

Créé en 1969 sous l'impulsion d'Alain Schlockoff, ce n'est qu'en 1977 que le numéro 1 de l'actuelle série est édité de façon professionnelle. Le magazine m'a tout de suite séduit par la présentation largement illustrée de tous les sujets et films abordés. Son aspect original (format carré et dos carré) le démarquait des autres magazines et ne pouvait manquer d'attirer l'attention.

Mais il y avait autre chose qui passionnait également les foules à la même époque : *le festival international de Paris du cinéma fantastique et de science-fiction* qui se déroulait au Grand Rex sous la houlette du même Alain Schlockoff.

Comment décrire cette ambiance survoltée qui animait la salle de 3000 places ? La séance débutait à 20h mais je prenais position dans la file d'attente à partir de 16h30, pour être sûr d'avoir une place que je pouvais choisir... et d'avoir une place tout court ! Car malgré la taille respectable de ce cinéma, tout le monde ne rentrait pas, ce qui donnait parfois lieu à des mouvements de foule plus ou moins agressifs quand la porte se

refermait en affichant « complet ».

À l'intérieur, c'était à peine mieux. Il était préférable de s'asseoir en retrait par rapport au balcon pour éviter de recevoir les divers objets qui chutaient malencontreusement. Au début du premier film, il n'était pas rare que des myriades de papiers, jetés à la volée tels des confettis sur un président américain, obscurcissent l'écran pendant quelques secondes. Non, je n'exagère pas ! Vous pouvez aller jeter un coup d'œil sur la page Facebook

(<https://www.facebook.com/pages/Festival-International-de-Paris-du-Film-Fantastique-et-de-Science-Fiction/279583865396149>) si vous ne me croyez pas.



Si les spectateurs ont pu découvrir certains films cultes (La Course à la mort de l'an 2000, Halloween, MadMax...), en revanche certaines sélections pouvaient laisser dubitatif. J'ai en mémoire un film de vampires, satire italienne en VO non sous-titrée, qui avait provoqué un chahut indescriptible et quelques invectives à l'égard de l'organisateur. Autant dire qu'on ne pouvait plus suivre le film... qu'on ne comprenait de toute façon pas si l'on ne parlait pas italien.

Bref ! Que soit dans les pages du magazine ou

dans une salle de cinéma, l'Écran Fantastique n'engendrait pas la morosité !

On imagine aisément qu'une revue spécialisée n'a pu traverser les décennies sans évoluer ni sans connaître des périodes difficiles.

Comment se présente-t-il aujourd'hui ?

À peine plus grand que A4, 150 pages et dos toujours carré, les amateurs ne seront déçus ni par les articles ni par le visuel toujours très riche. On y trouve bien entendu toute l'actualité des films fantastiques, d'horreur, de SF... cette actualité pouvant aller de la simple notule d'information jusqu'à l'article de plusieurs pages.

Mais ce n'est pas tout. « Les archives » nous font revivre diverses rétrospectives, comme celle sur Godzilla dans le dernier numéro : un dossier très complet de 22 pages émaillé de photos, affiches de films, filmographie, anecdotes... De quoi donner envie de visionner les 28 films de la saga.

Les amateurs de gore et d'horreur ne sont pas oubliés à travers les articles de « La crypte ».

Vous aurais-je tout dit sur l'Écran Fantastique ? Non ! Bien sûr que non ! On ne réduit pas les 150 pages d'un numéro et les 344 numéros en quelques lignes. Si j'ai pu quelques instants vous faire partager l'atmosphère qui règne dans et autour de cette revue, vous aurez au moins eu un aperçu de ce dont il s'agit.

Sinon, il vous reste à vous faire une opinion par vous-même et à vous en procurer un exemplaire.

PATRICE VERRY

ÉVADÉS DE L'ENFER !

De Hal Duncan, chez Gallimard, Folio SF, 2010.

Dès les premières lignes, on sait qu'on n'est pas là pour rigoler. Le lecteur assiste en effet aux derniers instants, douloureux, terrifiants, de quatre personnages qu'il ne connaît pas. C'est dans leur agonie qu'on peut glaner quelques indices sur ces individus : un tueur à gages, une prostituée, un clochard et un jeune homosexuel. Tous se retrouvent ensuite sur un ferry rouillé, passent devant une Statue de la Liberté transformée en statue de la Justice et débarquent dans un Manhattan immonde, post-apo, violent, désespérément sombre. Ils découvrent vite que là-

bas, c'est l'Enfer. Littéralement. Un enfer personnalisé où chacun va trouver et subir le tourment adapté au péché qui l'a conduit en ces lieux. L'Enfer, c'est aussi les autres, tant qu'on y est...



Mais ces pécheurs là n'entendent pas souffrir en silence. Et très vite, une tentative d'évasion a lieu...

Hal Duncan est un auteur écossais. Auteur du diptyque angélico-martial Vélum et Encre, il signe avec Évadés de l'Enfer un court roman plutôt dynamique. Sans temps mort et avec une intrigue réduite à sa portion congrue, l'histoire se concentre avant tout sur l'action. C'est à travers elle, comme à travers leur trépas initial, que nous découvrons les protagonistes principaux. Des personnages plutôt sommaires, archétypaux et qui laissent la place au déploiement de l'univers. Ce bouquin est vraiment intéressant pour l'Enfer qu'il met en scène. Ici, pas de démons cornus et de barbecues infernaux mais un enfer presque « futuriste » dans lequel l'ultralibéralisme a

gagné, où les pauvres deviennent invisibles, les contestataires parqués dans des asiles et où une chaîne de télévision ordurière diffuse 24/24 ses reportages bidonnés. Au milieu des ruines, des quartiers totalement abandonnés, parmi les gangs violents qui se frittent aux flics corrompus, les personnages déambulent, perdus, proches du désespoir, la ville semblant s'étendre à perte de vue. Les bâtiments sont en ruines, composés de couloirs interminables le long desquels s'égrènent les portes des cellules où les damnés sont torturés. Dans les coins sombres, des monstres immondes, résultat des sévices infernaux, rôdent et cherchent à attraper les errants... Les rôlistes et plus particulièrement les joueurs de Kult, le jeu d'horreur suédois, ne seront pas dépayés dans un tel contexte. De même l'asile où est traité le jeune homo fait indéniablement penser à celui de Patient 13, autre jeu à forte ambiance. De fait, ce roman constitue une source d'inspiration non négligeable.

Je n'ai qu'un reproche à formuler, un reproche de taille mais qui cependant, ne doit pas vous détourner de ce roman. D'une part parce que cette réserve est avant tout issue de mes goûts personnels et d'autre part parce qu'un roman court de ce genre se dévore en une journée ou deux, ce serait dommage de s'en priver.

Mon reproche est lié à l'évolution de l'intrigue. De l'évasion de ces personnages, qu'on a appris à connaître, auxquels on s'attache, on passe, suite à un Sataneus Ex-Machina (si, si), au plan de reconquête de notre Lucifer national. La narration même s'en trouve bouleversée puisqu'elle se met à intégrer un « tu » qui s'adresse au porteur de lumière. Personnellement, je n'ai pas accroché à ce changement de direction et le dernier quart du roman m'a un peu dérouté. Je pense que l'auteur aurait pu s'épargner de tomber dans ces « clichés » qui sont de mettre en scène des personnalités bibliques dans leurs affrontements à la Supernatural, registre de langage modernisé et compagnie (j'aime Supernatural mais là n'est pas la question). Le roman aurait moins souffert de cette déviation et aurait constitué un tout plus pertinent et probablement plus original. Un final en demi-teinte donc, qui reste très intéressant à suivre mais qui peut dérouter.

Darth Gerbillus conseille :

La lecture de cette odyssée noire et terrifiante dans l'au-delà infernal pourra être très

agréablement accompagnée des sonorités d'outre monde de Schloss Tegal, notamment les pistes de l'album Black Static Transmission, où la formation évoque un anti-monde au moins aussi sombre que l'enfer dépeint par Duncan

DARTH GERBILLUS

La Fille Automate de Paolo Bacigalupi. Éditions j'ai lu / Au diable vauvert.

L'humanité se trouve dans une situation périlleuse. Les dernières réserves d'énergie fossile se sont épuisées, ruinant la plupart des secteurs industriels. Les villes côtières de la planète ont été noyées par la fonte des glaces due au réchauffement climatique. Engagées dans une concurrence de plus en plus impitoyable, les méga-corporations biotechnologiques utilisent dorénavant tout les moyens possibles pour arriver à leurs fins, sans aucune limite ni éthique.

Manipulations économiques, interventions militaires, et surtout terrorisme génétique, toutes les stratégies sont bonnes pour conquérir les marchés. Parmi ces armes biologiques, certaines échappent à leurs créateurs et se livrent alors à des ravages incommensurables. Virus, bactéries et parasites artificiels se répandent de par le monde, insensibles à toute contre-mesure, décimant faune, flore, et populations humaines. La réaction de l'homme face à cette catastrophe écologique sans précédent est classique. La peur ronge les restes de l'ordre social déjà bien malmené, l'hystérie s'installe, l'extrémisme et le nationalisme explosent dans la violence et ajoutent leurs parts d'atrocités aux dégâts déjà causés par les pandémies génétiques. Pour les survivants de ces épreuves, la conjoncture n'est pas franchement bienveillante car les seuls pouvant leur fournir des moyens de subsistance résistants aux nouvelles pestes sont les auteurs d'icelles. L'hostilité à l'égard des compagnies caloriques est donc intense, cependant elles sont les seules à pouvoir procurer céréales, fruits, légumes, vaccins, animaux aux génomes modifiés sans lesquels on ne peut plus vivre dans cet environnement désormais inamical et où la source d'énergie principale est l'huile de coude, d'origine humaine autant qu'animale. Mais l'extrême diminution de la diversité génétique met les puissances de

l'agroalimentaire dans une position difficile face aux fléaux en constante évolution, et les banques de semences ont pour elles une valeur inestimable.



C'est ainsi qu'Anderson Lake se retrouve dans la moite fournaise d'une Bangkok qui lutte contre la noyade, envoyé par AgriGen pour discrètement enquêter sur l'improbable réussite du royaume de Thaïlande, et l'origine mystérieuse de sa production agricole. Cette investigation ne sera pas sans difficultés, les circonstances étant complexes et instables. Tout d'abord la relative prospérité du royaume est le résultat d'une politique isolationniste efficace mais draconienne qui a fait de nombreuses victimes et mécontents. De plus le pays est en guerre contre ses voisins, déchiré en interne par des luttes de pouvoir, et vérolé par une corruption colossale. Empilons là-dessus des hordes de réfugiés de Malaisie d'origine chinoise, à peine tolérés et motivés par l'énergie du désespoir, saupoudrons d'une poignée d'aventuriers européens et américains qui veulent eux aussi une part du gâteau, enfin couvrons le

tout d'une couche de japonais qui ont résolu leurs problèmes de main-d'œuvre due à leur faible taux de natalité en manufacturant des humains améliorés parfaitement soumis et donc corvéables à merci – avec les dérives que l'on imagine. Emiko est une des ces filles automate à l'étrangeté captivante, abandonnée sur place par son propriétaire. Dans cet endroit où tout lui est défavorable, son existence est pitoyable et incertaine. Sa rencontre avec Anderson changera sa vie, pour le meilleur ou pour le pire. C'est dans l'oppressante ambiance de ce contexte explosif que se dégrade notre histoire plus qu'elle ne se déroule. À l'instar du décor, la construction des personnages est magistrale. Ce sont des humains avec leurs bons et mauvais côtés, tirillés entre morale et égoïsme, empathie et cupidité, devoir et puissance. Cette complexité leur apporte une crédibilité intéressante, et l'on se surprend régulièrement à encourager certaines actions implacables ou encore pardonner aux traîtres une fois que l'on connaît leurs motifs. Notre point de vue sur les protagonistes se verra ainsi souvent altéré au fur et à mesure que les révélations du scénario éclairent leurs conduites antérieures sous un jour nouveau. L'évolution de leur comportements et interactions est également remarquable de réalisme et de spontanéité. Avec son scénario dérangeant mais prenant, ses personnages attachants, ses réflexions sur les outils et motivations humaines, ce roman est une réussite éclatante, sur la forme comme sur le fond, et mérite amplement la pléthore de prix (Hugo, Nébula, Locus, Campbell...) qui lui fut attribué.

JEAN-OLIVIER

**M@INE
COPY**

54, rue Parcheminerie – ANGERS

Tél. 02 41 43 88 54

maine.copy@orange.fr